

JEAN-PIERRE THIBAUDAT

*Louis-Ferdinand Céline,
le trésor retrouvé*

IDEM • VELLE



AG • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2022

Le présent texte est la version remaniée d'un ensemble d'articles parus en août 2022 sur le blog de l'auteur, Balagan, hébergé sur le site de Mediapart.

© Pierre-Olivier Deschamps/Agence Vu', pour les photographies de couverture.

© Éditions Allia, Paris, 2022.

LA RÉVÉLATION

UN soir, au début des années 1980, je me retrouve chez l'actrice Dominique Laffin en compagnie d'un homme que je connaissais à peine et qui n'était pas encore très connu, Fabrice Luchini. On parle de choses et d'autres. Et puis soudain, tandis que Dominique s'affaire dans sa kitchenette, Fabrice, en face de moi, se lève et se met à réciter par cœur du Céline :

“Pour une surprise, c'en fut une. À travers la brume, c'était tellement étonnant ce qu'on découvrait soudain que nous nous refusâmes d'abord à y croire et puis tout de même quand nous fûmes en plein devant les choses, tout galérien qu'on était on s'est mis à bien rigoler, en voyant ça, droit devant nous...”

L'arrivée à New York, la “ville debout”, dans *Voyage au bout de la nuit*. Oui, pour une surprise, c'en fut une, de voir cet acteur, que j'avais vu dans quelques films de Rohmer, dire ainsi du Céline. J'étais médusé, secoué. Luchini ne songeait pas encore à en faire un spectacle, cela sera le cas quelques années plus

tard, en 1986. L'année précédente, Dominique Laffin avait été retrouvée morte dans sa baignoire. J'avais lu le *Voyage et Mort à crédit*, je me souviens m'être alors plongé dans *Guignol's Band* puis *Nord*. Le reste allait suivre. Fabrice m'avait aimanté.

En octobre 1992, je vais au théâtre de Nanterre voir *L'Église* par le metteur en scène Jean-Louis Martinelli. Ce dernier a remodelé plusieurs parties de la pièce, gommant les répliques passablement antisémites, mais son spectacle, bien joué par Charles Berling (Bardamu), Jean-Pierre Sentier, Christine Gagneux et quelques autres, est plutôt réussi. Le soir de la première, Lucette Destouches, la veuve de Céline, était là, accompagnée par l'avocat de l'écrivain, maître François Gibault, et quelques amis du cercle rapproché comme l'acteur et cinéaste Jean-François Stévenin qui rêvait de faire un film inspiré de *Nord*. Fabrice Luchini était-il là? Probablement, mais je ne me souviens pas l'avoir croisé. Lui aussi faisait partie du cercle des habitués de Meudon, me racontera-t-il plus tard.

Avant que M^e Gibault ne songe à raccompagner Lucette Destouches à Meudon, j'obtiens de pouvoir aller interviewer cette dernière chez elle. *Libération*, où j'assure alors la chronique

théâtrale, n'est pas le quotidien préféré de cet homme de droite, mais il accepte, en parle à Lucette qui dit oui, tout au bonheur de cette représentation où elle s'est empressée d'aller saluer les comédiens.

Me voici donc, quelques jours plus tard, au n° 25 ter de la route des Gardes à Meudon. La critique du spectacle et la rencontre avec Lucette Destouches paraîtront ensemble dans *Libération*, une double page faisant l'ouverture des pages culture. Extrait :

“C'est une maison gardée par trois chiens gris et noirs. Des chiens de rue, des chiens perdus, ‘des chiens de la SPA’, dit Lucette Destouches. Le plus aboyeur s'appelle Roxane. Un matou sombre au poil effaré déboule du porche (qui n'est plus celui, rafistolé de barbelés devant lequel Lipnitzki photographia Céline) et monte vers la maison. ‘Je nourris aussi les chats, les pigeons’, dit-elle. Et puis il y a le perroquet. Un faux dormeur perché dans sa cage, gardant du bec un gobelet d'eau et un morceau de lard pendant au bout d'une ficelle. Et puis il y a l'autre perroquet, le faux, le tissé main, arc-bouté sur son perchoir face au miroir. Et encore, au mur, la vieille photo d'un chat noir, le fameux Bébert, l'enterré du jardin et, de l'autre côté du canapé, la photo

de Louis-Ferdinand Destouches, dit Céline. Un doux fouillis de guéridons, de coussins, de canapés, de suspensions, d'animaux. Et des odeurs de parfum à tous les étages.”

Lucette Destouches me parle de son studio de danse qui a brûlé, du nouveau studio construit “dans la cour où Céline s’asseyait”. La maison a été achetée (avec l’argent d’un héritage de Lucette, assure-t-elle) à leur retour en France à la fin de l’été 51, après ces années de fuite en Allemagne en juin 1944, puis d’exil au Danemark, où Céline sera emprisonné, et après sa condamnation à Paris, par contumace. “Quand on est revenus du Danemark, c’était un homme cassé. Fatigué. Il n’avait pas envie de voyager, de bouger, il n’est jamais allé en haut du jardin. [Roger] Nimier venait le dimanche, souvent avec [Antoine] Blondin, ivre. Louis n’aimait pas ça. En dix ans, il a dû aller peut-être deux fois chez son éditeur Gallimard. C’était un médecin, il sentait venir la fin. Il était grand, maigre, très marqué par toutes les restrictions, habillé avec des houppelandes et des ficelles pour tout, son portefeuille, ses gants, ses valises à manuscrits. Tout ça un peu Polichinelle. Il faisait un peu peur. Pour le travail il était très ordonné. Une épingle à linge pour chaque chapitre.

Il les suspendait au-dessus de la cheminée et puis il les mettait dans des cageots à légumes avec couvercle. Il voulait pas qu'on y entre, dans sa pièce. Et surtout pas qu'on y fasse le ménage.

“Tous les soirs, il me lisait les chapitres. ‘Tu descends!’, il m’appelait, ‘Tu descends!’, sa voix devenait de plus en plus forte. Je m’asseyais et l’écoutais. Il lisait tout haut. Saccadé. Haché. Quand Fabrice Luchini lit du Céline, il se rapproche de cela. Il voyait sur mon visage si tel passage ne me plaisait pas, il le voyait plus en me regardant qu’en m’écoutant. Je trouvais qu’il écrivait trop souvent ‘merde’. Il me disait que les gros mots c’était nécessaire. Je parlais peu avec lui. Il me parlait tout seul, il monologuait. C’était sa façon de travailler.

“La nuit dans le lit – il dormait assis, allongé il ne pouvait pas – il me disait: ‘Écris!’ J’avais toujours un petit carnet à côté de moi. Comme il ne dormait pas, ou très mal, il ressassait. Il pouvait buter toute une journée sur une phrase. C’était comme de la musique. Très rythmée. Il prenait beaucoup de Gardéal mais il se levait à 6h du matin, travaillait aussitôt qu’il en avait la force. Il luttait contre les migraines, le palu, la dysenterie, il avait le

corps chaviré. De partout. Sans excès pourtant, il ne fumait pas, ne buvait pas, mangeait presque rien. On ne déjeunait pas, on ne dînait pas. Il s'en fichait.

“Il adorait les croissants. Et puis il aimait les choses tendres. Les légendes, les ballets, les chansons. S’il portait des coups, c’était pour se faire entendre. Il disait qu’il aurait préféré écrire quelques vers de Shakespeare. Il était sensible au son. Il cherchait la musique, le ton. Jamais content de lui. Cela ne coulait jamais. Même quand les épreuves arrivaient, il changeait. Jamais content. Jusqu’au bout.”

Je ne suis jamais retourné au n° 25 ter de la route des Gardes à Meudon.

En juin 2001, pour la énième fois, je suis retourné écouter Fabrice dire du Céline, l’arrivée à New York, encore. J’écrivais un nouvel article dans *Libération* : “Fabrice Luchini habite Céline, comme d’autres habitent Saint-Germain-des-Prés ou la Butte-aux-Cailles. Il habite ce Céline d’avant, celui de *Voyage au bout de la nuit* et de *Mort à crédit*. Luchini aime Céline, celui où la langue, cette chose qui ramone le palais, tire-bouchonne la littérature comme jamais, ni avant ni après. Même Flaubert et son gueuloir, même La Fontaine, ces grands oraux que Fabrice crachote comme

personne. Fermez les yeux au besoin, laissez en retrait le showman Luchini, ce gai histrion, ce roi cathodique, ce Samu à citations qui sauve les émissions télé du gnangnan (hier Ardisson, demain Pivot). Il vaut mieux que le personnage auquel la République des pleutres voudrait le réduire. Pialat, avec qui il tournera un jour son plus beau film, en sait quelque chose. La preuve par Céline. Toujours. Fabrice en est l'apprenti sourcier. Il cherche la source bruissante sous la phrase endormie et comme morte sur le catafalque de la page. Il caresse le mouvement des mots, tâtonne leur gosier, accouche en bouche. [...] Du rendu, du fluide, du lent éruptif. Ça vient, s'échappe, se précipite. Gouttes d'écoute. De Céline, Fabrice Luchini a l'oreille absolue.”¹

M^e Gibault a oublié m'avoir facilité cette visite à Lucette Destouches et Fabrice Luchini n'a jamais tourné avec Maurice Pialat.

Plusieurs années auparavant était survenue la découverte dont je n'ai pas tout de suite mesuré l'importance, celle d'une déflagration. Je n'ai noté ni le jour, ni l'heure, ni l'année. Un coup de téléphone au journal. Un ami me

1. Jean-Pierre Thibaudat, “Luchini, ses lignes de Céline”, *Libération*, 29 juin 2001.

parle de documents d'un écrivain mort que possèdent des personnes qui lui sont proches, des documents dont ils ont hérité, dont ils ne savent que faire, sans pour autant avoir songé un instant à les jeter ou à les détruire, et encore moins à les vendre, des documents qui les embarrassent, peut-être, comme un poids trop lourd à porter. Cet ami a pensé à moi, au journaliste que je suis, travaillant au service culture d'un grand quotidien, *Libération*, depuis de nombreuses années, y étant salarié depuis le 1^{er} janvier 1978.

Quel écrivain ? lui demandai-je. Céline, répondit-il. Stupeur ! Sans être le moins du monde un "célinien" averti, mais l'ayant lu passionnément, j'avais entendu parler de manuscrits disparus. Sans plus.

Une première rencontre a lieu, d'autres suivront au fil des mois. On me montre bientôt une caisse en bois clair et terne, recouverte d'un couvercle, en bois lui aussi. Environ 75 cm de long, 42 cm de profondeur et 46 cm de hauteur. On soulève le couvercle, apparaît un tombereau de documents, dont bon nombre de pages manuscrites, certains paquets de feuillets étant attachés par des pinces à linge. Je suis évidemment estomaqué, troublé, bouleversé.

J'évoque à mes interlocuteurs l'existence de la veuve de l'écrivain. On m'arrête tout de suite : on ne veut pas entendre parler de la famille Céline. Ces documents sont le fruit d'un héritage familial, on souhaite en être déchargé (trop sulfureux peut-être), le confier à quelqu'un mais on ne veut pas les remettre à la veuve de l'écrivain collaborateur et antisémite. Je perçois derrière cela des raisons politiques, voire éthiques et mémorielles. Quand, au bout de quelques mois, on décidera de me confier ce qu'il faut bien appeler un trésor, on me demandera instamment de ne pas prendre contact avec la famille Céline. Je tiendrai cette promesse. Je n'en parlerai pas à Lucette Destouches lorsque je la rencontrerai, ni à son avocat François Gibault, ni à mes collègues au journal. J'entame un long, très long silence.

Comme la mienne, mais mes interlocuteurs l'ignorent, leur famille était du côté de la Résistance et de la défense du pays et non de la collaboration, et de l'antisémitisme. En février 1950, Céline est pour sa part condamné à l'indignité nationale, à un an de prison (effectué, entre-temps, au Danemark) et à la confiscation de la moitié de ses biens.

Un accord est bientôt trouvé. Mes interlocuteurs sont soulagés de se débarrasser de

ce lourd héritage. Pour ma part, je me retrouve au pied d'un "Himalaya" de documents dont je ne soupçonne encore ni l'importance ni la richesse. Un pacte de confiance est scellé : jamais je ne remettrai ces documents à la veuve de Céline, je ne dirai à personne qui les a confiés au journaliste que j'étais et que je suis toujours, titulaire de la carte de presse 45457. Je ne me doutais pas que Lucette Destouches vivrait jusqu'à l'âge appréciable de 107 ans. Elle est décédée chez elle, à Meudon, le 8 novembre 2019.

II

L'INVENTAIRE

N'ÉTANT pas un spécialiste de Céline, n'étant pas un "célinien", si j'avais vaguement entendu parler de manuscrits disparus, j'ignorais que ce petit cercle dont les membres se jalourent souvent les uns les autres, était sur la piste de documents, de manuscrits disparus après la fuite de Céline en Allemagne le 17 juin 1944. Je me rends compte assez vite que les documents et manuscrits qui sont en ma possession datent de cette époque ou d'époques antérieures, comme l'atteste l'évolution de l'écriture de Céline. Au fur et à mesure, document après document, je mesure l'énormité du contenu de cette caisse.

Dès lors, commence une entreprise titanique qui va m'occuper de nombreuses années : ordonner, classer ces documents et, pour ce qui est des manuscrits inédits, les décrypter, non sans mal, ni doute : l'écriture de Céline, épousant son geste, ne va pas sans rage, remords et repentirs.

Tout en décryptant ces pages manuscrites et inédites, j'ai lu et relu quantité d'ouvrages sur

Louis-Ferdinand Destouches dit Céline, et en particulier tout ce qui concernait le mystère des manuscrits disparus en 1944. Je savais que je tenais une bombe littéraire comme on en voit peu. C'était un secret lourd à porter et en même temps très léger : il suffisait de n'en pas parler. Ce que je fis, des années durant.

Un jour, je tombe sur une page manuscrite où ne figurent que ces quatre mots : "Cher ami, je pars." Début d'une lettre à jamais inachevée. Laisée par Céline dans son appartement loué de la rue Girardon, à Montmartre, avant sa fuite.

Travaillant à plein temps au journal *Libération*, c'est essentiellement durant les vacances d'été, après le festival d'Avignon, que je m'attelle à la tâche. À la campagne le plus souvent. Dans une pièce sombre, une ancienne étable, où je me sens bien, entouré de livres. Il me faudra beaucoup de temps avant de parvenir à mettre de l'ordre dans ces milliers de feuillets manuscrits ou tapés à la machine, de lettres, photos, dessins, comptes avec son éditeur Denoël, écrits médicaux, dossiers sur les Juifs, etc. J'en mesure, peu à peu, la densité.

Concernant les manuscrits littéraires, je vais de découverte en découverte. Ici, un "chapitre" unique lorsque Ferdinand se réveille